Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 71 (1932)

Heft: 40

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU Journal de la Suisse romande paraissant le samedi Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

ABONNEMENT:

Suisse, un an 6 fr. Compte de chèques II, 1160

III

ANNONCES:

Agence de publicité Amacker Palud 3, Lausanne.

IMAGINATION ET JOURNALISTES

'AUTRE jour, comme je traversais la place St-François, je vis à quelques pas de moi l'index d'une main s'élever menaçant vers le ciel et deux yeux me transpercer de leurs éclairs. Trois à quatre secondes plus tard, la main me saisissait par le bouton supérieur de mon veston et me tirait de gré ou de force sous un auvent de l'église de St-François pour me tenir la harangue suivante, au sujet de l'appréciation sur les journalistes contenue dans un récent article du Conteur:

Alors, mon brave, c'est ainsi que tu arranges les journalistes! Pour qui nous prends-tu? Certes, de l'imagination il en faut un peu dans tous les métiers, mais ce n'est pas avec cela que nous remplissons les colonnes de nos journaux. Nous sommes l'exactitude même, le miroir parfait de la vie, les portes-paroles de l'opinion pu-blique, la conscience de l'humanité, ni plus ni moins, tu m'entends!

- Oui, répondis-je à moitié étourdi, les journalistes sont des personnes qui savent tout. Quand, par hasard, il leur arrive de n'être pas renseignés sur quelque chose, ils puisent ce qui leur manque dans leur propre imagination.

Comment, tu oses récidiver en ma présence? C'est inouï, ce culot!

Mon temps étant précieux et la discussion paraissant vouloir s'envenimer et s'éterniser sans utilité aucune, je promis à mon ami Agénor Vieuxtemps, rédacteur au Courrier de la Paix, de lui apporter la preuve de mon assertion dans un prochain numéro du Conteur. C'est ce que je m'en vais essayer de faire ci-après en m'effaçant cependant devant l'opinion autrement compétente d'un homme du métier.

Un Parisien qui fut en son temps un journaliste notoire, G. Duval, raconte en ces termes, dans ses « Mémoires », ce qui lui arriva un certain jour:

«De retour à Paris, je trouvai un mot d'Emile de Girardin me priant de passer à la Liberté, rue Montmartre. Il me demande s'il me conviendrait d'entrer dans sa rédaction. J'accepte avec enthousiasme; il me fait asseoir et me dit:

» Ecrivez de suite un article sur la marine du Brésil. Deux colonnes. Vite. Nous sommes en retard.

» Je n'oublierai jamais ma confusion. Je ne possédais sur la marine du Brésil aucun renseignement. Girardin m'aurait proposé d'improviser un discours sur les dépôts pélasgiques de la Méditerranée, mon embarras n'eût pas été plus grand. Je lui avoue mon ignorance en la ma-tière; il rajuste son binocle, fronce les sourcils, resserre son nœud de cravate et, de sa petite voix grêle que j'entends encore:

- Si vous voulez réussir dans le métier, il faut vous habituer à traiter tous les sujets, même ceux que vous ne connaissez pas. Le lecteur les connaissant encore moins, le journaliste a toujours sur lui la supériorité d'un professeur, fût-il mauvais, sur des élèves qui sont des cancres.

» J'avais, tout jeune, passé mes examens pour l'Ecole navale, avant de préparer Polytechnique; je réunis mes souvenirs et entrai bravement dans le vif de mon sujet, agrémenté d'ex-

pressions techniques qui me valurent les compliments de Girardin. L'article ne souleva pas une protestation; pas une rectification n'en dé-truisit l'heureux effet et, pour que la honte fût complète, trois mois après, je recevais l'ordre du Christ du Brésil! Girardin m'en félicita.»

Et maintenant, la parole est à mon ami Agénor Vieuxtemps, s'il le juge à propos.

Aimé Schabzigre.



ON CRANO TSACHAO



'ETAI on tant brav' hommo lo vîlhio menistre de Praz-Renaille que ti lè dzein de la coumouna l'amâvant que-

met lâo pére.

L'è que le cougnessai ti per lao petit nom por cein que l'avai batsi stisse, fé lo catsimo à stasse, marya stausse, remauffa le z'on et le z'autro âo prîdzo et principalameint âo djonno, einterrâ le pére-grand et le mére-grand, plliorâ avoué clliâo que l'avant lo tieu que lâo sagnîve. Tot lo velâdzo sè sarâi fé souplliâ on momeint por li, se l'avâi faliu et crâïo prâo que lo menistre, lî, sè sarâi laissî bourlâ à tsavon po ti clliâo de

Bravo monsu Metsî Mè fa mau bin que la moo l'ausse subllià. Mè seimbllie adî que lè dzein

sant pe croûïo du lî!

N'avâi qu'onna brelâre. Eh! mon Dieu! cô è-te que n'ein a min: on è adî lo brelâiri de cauquon. La brelâre à monsu Metsî l'ètâi d'allâ à la tsasse tandu l'âoton.

Oh! n'ètâi pas po fére dâo mau âi bîte. Lè z'amâve trâo et n'ein avâi jamé min tiâïe. Quand vayâi on dzé, coumeincîve à éterni d'onna fooce dèvant de terî que l'ozî tsantâve de dzoûïo po remachâ lo menistre et sè sauvâve. La demeindze la matenâ, tandu lo prîdzo tote lè bîte de la créachon vegnant sè baillî lo bondzo dèvant la cura et tsantâ à tsacon la sinna que l'ètâi galé de lè z'oûre.

Faut que vo diesso assebin que monsu lo menistre Metsî l'avâi la yuva bassa et se manquâve lè lâivre l'ètâi pas tot sa fauta, mâ cein ne fâ rein à l'affére. L'ètâi on boun hommo et pu l'è

Vaitcé que, on dzo d'on vîlhio âoton dâi z'autro iâdzo, sè promenave dein onna truffiare, avoué son fusi. Tot d'on coup, vaitcé onna pèdri que dépuffe tot drâi dèvant sè piaute. L'êtâi tant ballâ que lo brâvo menistre n'a pas pu sè teni de la... manquâ. L'a terî et quemet faut adî qu'onna bâla l'aulle quauque pâ, l'è lo tsat à Perclliouset que l'a reçuva.

Lo menistre l'a ètâ bin eimbétâ, vo pouâide crère. Tyâ on tsat, et clliqu'à Perclliouset oncora! Peinsâ-vâ!

Ie va dan vè Perclliouset et lâi fâ dinse :

Accutâ-vâi, Samuïet, iè quie fé onna caville: i'é tyâ ton tsat ein mè crèyeint de tyâ onna pèdri. Ne vu pas que te sâi ein perda. Vîgno tè lo payî.

- L'è veré que l'è bin mon tsat, so repond Samuïet Perclliouset, mâ ne vû pas que vo mè lo païèyi. L'è rein por vo. Tsacon pâo sè trompâ. Lo menistre l'a ètà conteint et l'a continua sa

veryâ dein lo prâ à Perclliouset.

Stisse, tot parâi, s'inquiétâve on bocon de lo vère reparti. Tyâ on tsat ein sè crèyeint de tyâ on ozî, l'ètâi oquie à sè recordâ! Assebin, quand vâi lo menistre que l'allave dao côté iô lè vatse l'étant ein tsamp, Perclliouset trace vè son valet et lâi dit dinse:

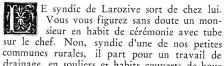
- Féli, vâ vîto reintrâ lè vatse à l'étrâbllio, que monsu lo menistre lè prègne pas po dâi bé-Marc à Louis.

Ménagère moderne. — Une jeune bonne rapporte au marchand une caisse à balayures qu'elle avait achetée tout à l'heure

- Alors, qu'est-ce qu'il y a? Elle ne va pas, cette caisse?

Non, monsieur. Madame a dit qu'il la fallait avec fermeture-éclair, comme un sac à main!

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE



drainage, en souliers et habits couverts de boue sèche, coiffé d'un vieux feutre lavé d'année en année par les pluies du printemps, les ondées d'été et la neige fondante des hivers. Il a le pas lent, celui d'un homme fatigué par le travail de la terre; cependant, son visage reflète le bonheur de remplir son devoir de bon agriculteur. Comme à l'ordinaire, il avance tête baissée et au moment d'entrer dans la forêt, les mésanges gazouillant: « il médite, notre syndic; il médite un texte de l'Ancien Testament ». D'autres oiseaux le fixent de leurs petits yeux intéressés. Un vieux corbeau qui le connaît d'ancienne date pousse un « couah » retentissant, lequel, s'il y avait pris garde, aurait averti le bon magistrat que quelque chose d'anormal se préparait. Au contour de la route une grande ombre se projette devant lui: c'est un jeune gendarme, grand, blond, fines moustaches, tête sympathique.

Vos papiers, s. v. p.

Vous me demandez mon acte d'origine, mais je n'ai pas l'habitude de l'avoir en poche.

Ah! ne me contez pas des histoires, vous êtes tout simplement un rôdeur de grands chemins.

- C'est faux!

- Vous dites que c'est faux; le syndic de cette commune vous connaît-il? si oui, conduisez-moi chez lui.

Mon vieil ami C. rebroussa chemin, suivi du jeune pandore qui ne le quittait pas du regard sévère qu'il avait pris pour la circonstance. Mais, je crois que s'il avait surpris l'expression des yeux pleins de malice qui scientillaient sous le vieux chapeau, il se serait méfié, surtout encore d'autant plus, s'il avait connu le caractère de pince-sans-rire du soi-disant vagabond. Les oiseaux voletaient de branche en branche suivant les deux hommes: plus de cris joyeux, un silence morne, c'était maintenant de l'effroi ; ce